

Dirty Hany mouture *Nineties*
In the Line of fire (Sur la ligne de feu)

Louis Goyette

Number 165, July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50069ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Goyette, L. (1993). Review of [Dirty Hany mouture *Nineties* / *In the Line of fire (Sur la ligne de feu)*]. *Séquences*, (165), 42–43.

IN THE LINE OF FIRE

Dirty Harry mouture *Nineties*



Ceux et celles qui se sont pressés devant les salles de cinéma pour voir le tout dernier film mettant en vedette Clint Eastwood n'ont certes pas été déçus. Mouture *nineties* du mythique **Dirty Harry**, **In the Line of Fire** est un thriller d'une remarquable efficacité. L'Allemand Wolfgang Petersen, signataire du claustrophobe **Das Boot**, prouve avec ce nouveau film, qu'il maîtrise à la perfection le thriller hollywoodien, avec tout ce que cela comporte de scènes de poursuites et d'effets-chocs.

L'intrigue du film, assez riche en rebondissements, demeure simple à la base. Frank Horrigan, agent des services secrets américains, est tourmenté par un mystérieux psychopathe qui l'informe qu'il assassinera prochainement le président des États-Unis. Horrigan, sur qui pèse une culpabilité malade (il était garde du corps de Kennedy au moment de son assassinat), fera tout en son pouvoir pour retracer l'éventuel assassin afin de l'empêcher de commettre son meurtre.

La succession de péripéties qu'on retrouve à l'intérieur de **In the Line of Fire** évoque inévitablement l'intrigue de **Dirty Harry**. Dans chacun des deux films, Eastwood y incarne une sorte de justicier qui devra faire cavalier seul s'il désire mettre fin à ses obsessions. De plus, les noms des protagonistes incarnés par la vedette pourraient être aisément confondus: Harry Callahan/Frank Horrigan, Eastwood ayant pris de l'âge, Frank Horrigan est heureusement beaucoup plus attachant qu'Harry Callahan.

Au delà de ces similitudes loin d'être fortuites, la conception du vilain dans chaque film respectif mérite qu'on s'y arrête. Scorpio, dans **Dirty Harry**, personnifiait un psychotique qui choisissait la révolte pour mettre fin à ses frustrations. La psychose vécue par Mitch Leary, le vilain de **In the Line of Fire**, pourrait être du même ordre: concepteur doué, on lui vole ses idées, son mariage est un échec et son passage dans l'armée aura un sérieux effet sur sa condition psychologique. Rajoutons finalement que l'on pourrait voir dans le personnage de Mitch Leary un homosexuel qui s'assume difficilement comme en témoigne la scène où il engouffre dans sa bouche le revolver que Horrigan pointe dans sa direction. Certains dialogues échangés au téléphone entre Horrigan et Leary pourraient d'ailleurs être interprétés comme autant d'allusions aux derniers instants d'un couple sur le point de rompre.

Il y avait longtemps qu'on avait vu au cinéma un vilain interprété avec autant de conviction. Privilégiant d'abord les gros plans extrêmes des yeux et de la bouche de John Malkovich, la caméra dévoile progressivement le visage du comédien: un candide sourire cède la place à une moue vengeresse tandis qu'une expression amusée se transforme tout à coup en petit regard par en dessous qui en dit beaucoup sur le caractère psychotique de Mitch Leary. Malkovich joue à merveille de la mobilité de son visage et compose l'un des personnages les plus terrifiants qu'on ait vu au cinéma ces dernières années, rappelant à maints égards le Jack Torrance de Nicholson dans **The Shining**.

In the Line of Fire contient sa part de nostalgie cinéphilique et renferme également deux scènes mémorables qui sont autant de références à Hitchcock. La première, où Eastwood poursuit Malkovich sur les toits de Washington, renvoie explicitement à

la scène d'ouverture de **Vertigo**. Le réalisateur Petersen l'a reprise presque intégralement en se permettant toutefois de l'allonger grâce au montage, question de prolonger le plaisir jubilatoire du spectateur-cinéophile. La seconde, où Eastwood offre de secourir Malkovich suspendu dans le vide, est une référence à peine voilée à la finale de **Saboteur**. Amateurs de citations cinéphiliques, détectez-vous! Hitchcock reste probablement l'un des réalisateurs les plus cités et les multiples hommages rendus à son **Vertigo** sont maintenant choses d'usage pour tout thriller qui se respecte.

Du point de vue idéologique, **In the Line of Fire** et son scénariste Jeff Maguire (**JFK**) semblent davantage s'être ralliés à une certaine neutralité. Ici et là, le scénariste a cru bon aménager quelques répliques cinglantes, afin de rappeler que le gouvernement américain n'est pas exempt de tout blâme. On se permet alors de courtes allusions à quelques épisodes peu glorieux de l'ère républicaine. Mais il faut contrebalancer cela. Dans cette optique (et c'était à prévoir), Horrigan sauvera in extremis la vie du président des États-Unis, sorte de bouffon rappelant étrangement Georges Bush. Acclamé par le peuple, Horrigan aura droit aux remerciements en règle du président avec, en supplément, un petit tour de limousine.

Même si Horrigan semble regretter une lointaine époque où son pays se portait assez bien, l'iconographie du film offre tout de même une image idyllique de l'Amérique, où les célèbres monuments de Washington apparaissent tels de véritables bijoux architecturaux, tantôt illuminés par de romantiques couchés de soleil, tantôt accompagnés par le vol gracieux d'oiseaux migrateurs. Éloge d'une Amérique dont on tente de redorer le blason, **In the Line of Fire** est également, on l'aura compris, l'éloge des services secrets américains. Ne

vous étonnez donc pas de voir briller un sigle étoilé plus ou moins familier à la toute fin du générique.

Louis Goyette

IN THE LINE OF FIRE (Sur la ligne de feu) — Réal.: Wolfgang Petersen — **Scén.:** Jeff Maguire — **Phot.:** John Bailey — **Mont.:** Anne V. Coates — **Mus.:** Ennio Morricone — **Déc.:** Jann K. Engel — **Cost.:** Erica Edell Phillips — **Int.:** Clint Eastwood (Frank Horrigan), John Malkovich (Mitch Leary), Rene Russo (Lilly Raines), John Mahoney (Sam Campagna), Fred Dalton Thompson (Harry Sargent), Dylan McDermott (Al D'Andrea), Gary Cole (Bill Watts) — **Prod.:** Jeff Apple — États-Unis — 1993 — 123 minutes — **Dist.:** Columbia.

The Story of Qiu Ju

Zhang Yimou, qui aura 50 ans en l'an 2000, s'avère sans contredit l'un des plus importants cinéastes de cette fin de siècle. Photographe, scénariste, parolier, directeur photo pour Chen Kaige et aussi acteur, il est une grande vedette en Chine, alors que ses films y sont officiellement interdits. Qu'importe, **Sorgho rouge** (1987) a remporté l'Ours d'or à Berlin et son dernier film, **The Story of Qiu Ju** (1992), le Lion d'or de Venise. **Ju Dou** (1990) et **Raise the Red Lantern** (1991) ont également ravi les spectateurs et critiques du monde entier.

Zhang Yimou est un artiste fascinant parce qu'il utilise habilement une palette des plus diversifiées. Mis à part l'omniprésence de sa muse et compagne, Gong Li, dans tous ses films, chacun de ses nouveaux longs métrages diffère du précédent. Il passe ainsi du cinéma épique au drame intimiste et s'en tient à une esthétique plutôt néo-réaliste. Pour **The Story of Qiu Ju**, il a séjourné huit mois dans un petit village de la province de Shanxi, à l'ouest de Pékin. Avec son équipe et ses quatre acteurs professionnels (les autres étant des gens recrutés sur place), il s'est mêlé à la foule en cachant très souvent micro et caméra, afin de mieux coller à la réalité paysanne.

Le début du film fait d'ailleurs penser à l'oeuvre néo-réaliste par